

(N^o. 3.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

14 JANVIER 1799.

CONSEILS A UNE JEUNE FEMME.

par Mad.... C....

Profondément convaincue de l'existence d'un Etre-Suprême, de sa justice et de sa bonté, ce ne sera qu'avec des actions de grâces que je lui rendrai la vie qu'il m'a donnée, et c'est à vous, ma chère Pauline, que je veux consacrer les momens qui me restent. Votre confiance et votre amitié m'ont donné les moyens de lire dans votre ame: elle est faite pour la vertu. L'égalité de votre humeur, votre prudence, la décence de vos discours et de votre maintien m'ont toujours fait un plaisir extrême; tout ce que vous avez d'aimable et d'intéressant suffiroit pour vous rendre chère à mon cœur.

Je suis persuadée que dans fort peu d'années vos propres réflexions vous conduiront de manière à n'avoir plus besoin des avis de personne, à devenir vous-même le modèle des autres, mais mon amitié voudroit vous voir devancer le tems. Permettez à mon expérience de vous prémunir, con-

*

tre le danger des habitudes ; contre l'erreur où vous êtes sur la justice et la bonté des hommes, contre l'insuffisance d'une bonne conscience, dont les dehors prêtent des armes à la malignité. Pour qu'une femme soit véritablement heureuse, il faut qu'elle s'occupe sans relâche de tout ce qui doit la faire chérir de sa famille, respecter de tout ce qui l'approche, et l'assurer même qu'elle pourra toujours descendre dans son ame sans inquiétude, sans honte et sans remords.

Pour qu'elle ne soit pas trompée, il faut qu'elle étudie tous les êtres qui l'approchent, qu'elle recherche le pourquoi de tout ce qu'elle entend dire, de tout ce qu'elle voit faire ; qu'elle examine les rapports qui doivent naturellement se trouver entre tel état, telle position, telle conduite.

L'amitié, l'amour et la galanterie sont les bases fondamentales de toutes les sociétés. Vous connoîtrez la première à l'égalité constante de l'humeur et de la physionomie, à des soins continus sans mystère et sans exigence, à des services rendus avec chaleur et sans ostentation ; aux avis doux et francs qui vous seront donnés sur vos fautes, aux sentimens d'honnêteté, de complaisance qu'on témoignera à tout ce qui vous est cher et recommandable, enfin à la confiance qu'on aura pour vous.

Le véritable amour est rare : peut-être même n'existe-t-il plus : nos mœurs ne nous en ont réservé que le nom, et l'on en décore ces liaisons indécentes formées par l'illusion, le besoin des sens, la vanité mal entendue, et l'oubli de tout principe et de toute pudeur. Le véritable amour

ne peut naître et se maintenir que dans une ame vertueuse : il est toujours timide , modeste , respectueux , il cache également et son bonheur et sa peine ; vous le connoîtrez à la langueur ou à la vivacité des regards , à l'embarras de s'exprimer , à la crainte de déplaire , au soin continuel de deviner , de saisir la volonté de ce qu'il aime , au silence profond qu'il gardera sur ces sentimens. Dans la position où vous êtes , celui qui vous feroit une déclaration en forme , n'auroit point un véritable amour : ce sentiment doit avoir pour base l'estime et le respect ; on ne parle qu'autant que l'on espère , et si l'on espère du retour d'une femme mariée , c'est commencer par lui démontrer qu'on ne l'estime ni ne la respecte.

Je ne suis point étonnée de la dépravation de nos mœurs actuelles : à peine sorti du collège , on fait entrer un homme dans le monde. Entraîné par ses égaux , il se livre sans mesure aux dangers de la table , des femmes et du jeu ; ses chevaux , son cabriolet , son indécent et ridicule vêtement sont les objets uniques de ses études : des dettes , la tête d'un fat ou d'un sot , le cœur d'un libertin et le corps épuisé d'un vieillard sont souvent tout ce qu'il possède en atteignant sa majorité. Quel époux , quel père peut-il être ?

Notre éducation ne vaut guères mieux.

Des bonnes , des gouvernantes sans choix et par conséquent sans mérite , des religieuses ignorantes , minutieuses , sont chargées de présider à tous les développemens de notre caractère : quel frein ou quel principe en pouvons-nous recevoir ?

La plûpart des mères de famille insouciantes, dissipées, coquettes, souvent pis, croient tout faire en donnant des maîtres de danse, de musique, de géographie etc.; cela est bon à savoir sans doute: mais la connoissance du bien et du mal, celle du monde où nous devons vivre, les devoirs de l'humanité, ceux d'épouse, de mère, qui nous les apprend? Personne.

C'est sans consulter leur cœur qu'on marie ses enfans: les convenances de rang et le bien font tout; il est par conséquent fort rare de réunir deux êtres qui se conviennent, qui remplissent les illusions qu'ils se sont faites et les besoins physiques et moraux qu'ils tiennent de la nature. Présenté dans le monde, il est naturel de chercher à connoître ceux que nous y rencontrons, et avec lesquels nous devons vivre. En nous disant les noms et les qualités de chaque personne, on nomme en même tems leurs amans et leurs maîtresses; on nous apprend qu'il est d'usage de les prier ensemble; on les rencontre dans la même loge au spectacle; ils vont ensemble dans la même voiture; nous voyons que les maris ne trouvent rien à redire à tout cela; que l'amant de Madame est fort bien traité par Monsieur, et que la maîtresse de Monsieur est la société intime de Madame. Nous concluons nécessairement que ce que tout le monde fait, ne sauroit être répréhensible; qu'il seroit ridicule de ne pas faire comme tout le monde.

Nous naissons ou sensibles, ou coquettes, ou vaines. Négligées par un mari, pressées par des séducteurs, consoillées par des femmes qui ne veu-

lent pas permettre qu'on soit plus respectable qu'elles, sollicitées par le besoin d'aimer, le désir de plaire, et l'orgueil de nous venger, nous cédon, et nous sommes perdues.

Il est pourtant encore des femmes vraiment respectables. Une bonne éducation, une ame naturellement pure et fière, un jugement sûr, un sang tranquille, une surveillance éclairée, attentive, en conduit quelques-unes dans le chemin de la vertu : le nombre n'en est pas considérable, mais il en existe. J'en ai rencontré six pour ma part, dont quatre vivent encore ; et vous avez fait chez moi la connoissance de deux d'entre elles.

Quoique le tourbillon m'emportât quelquefois, je n'ai jamais approché d'une femme estimable, sans éprouver un sentiment de respect pour elle et de regret pour moi ; et ce n'est peut-être qu'au désir de justifier leur indulgence et leur amitié que je dois le développement de quelques bonnes qualités que m'avoit données la nature.

Dans le nombre des femmes qui s'égarent, il en est de plus ou moins coupables ; une foiblesse est toujours un malheur, une tache, mais elle n'est pas toujours un crime, un vice : on peut se la faire pardonner si, n'étant fondée que sur l'inexpérience et l'exemple, on la répare en n'y retombant plus. Dans tout ce que je vous dis là, ma chère Pauline, songez bien que mes préceptes ne sont que pour les femmes mariées, ou celles que leur position appelle à l'être, sans quoi vous me condamneriez sur mes propres paroles et ma leçon seroit perdue. Il est fort différent de dispo-

ser de son bien , ou de donner celui d'un autre. J'étois libre ; une femme mariée ne l'est pas ; et ce qui n'étoit qu'une erreur pour moi, devient un crime pour elle. (*La suite au prochain N^o.*)

P A R I S.

Que dire sur Paris ! Ma foi, je n'en sais rien. J'ai beau me creuser le cerveau , me battre les flancs, je perds et mon tems et ma peine. Savez-vous qu'il n'est pas facile de faire de l'esprit à jour fixe. En attendant qu'il me vienne une idée, parlons de voyages. J'entends par voyage la relation d'un voyageur qui court la poste dans son fauteuil, fait le tour du monde sur une carte géographique, traverse les mers avec un compas, essuie un naufrage au coin de son feu, se sauve à la nage en se brûlant les jambes, et aborde une isle déserte en robe-de-chambre, en pantoufles et en bonnet de nuit. Cette manière de voyager est infiniment commode, et singulièrement économique. Avec deux mains de papier de 20 sous, une bouteille d'encre de 12 sous, et un paquet de plumes de trois sous, ce qui forme la somme d'un franc quinze sous, on parcourt en fort peu de tems l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique. Nul danger à courir. On pénètre dans les glaces du Nord, sans crainte d'avoir le bout du nez et les oreilles gelées. On passe sous la zone torride, sans éprouver un seul coup de soleil ; on s'enfonce dans les sables de l'Arabie, sans souffrir la soif ;

dans les déserts d'Afrique , sans redouter la griffe des lions ; dans les forêts de l'Amérique , sans avoir peur d'être mangé par les sauvages. / Quelle agréable manière de voyage !

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 4.)

Bonnet négligé , garni en comète.

C'est dans ces négligés que brillé la *Malines*, la *Valenciennes*, l'*Angleterre*. On est en négligé avec un bonnet de cinquante louis. On est paré avec un chapeau de 15 francs. Ces négligés se portent particulièrement le matin ; on en voit aussi le soir aux spectacles , jamais aux bals. Ils sont très-simples , n'ayant d'autres agrémens qu'une garniture de comète , couleur ordinairement ponceau.

Les cheveux deviennent rares. L'économie sur cet article est au grand ordre du jour. Les perruques , qui , depuis long-tems , n'avoient plus de chignon , viennent d'éprouver encore une réforme considérable ; il n'en reste plus que ce qu'on appelle *le tour*. Il y a des petits tours , et des grands tours. Les plus petits sont les plus en vogue ; il est bon même qu'ils laissent appercevoir une mèche ou deux de cheveux naturels. Ces tours sont toujours blonds et imitent communément la chevelure des enfans.

Schals de casimir ponceau.

Voilà au moins un manteau d'hiver , direz-vous ; quand on a le corps , les bras et les épaules ;

les enveloppés dans quatre ou cinq aulnes d'un casimir bien moëlleux, on ne craint pas les rhumes ni les fluxions. „Vous n'y êtes pas, mon cher.,, Une paysanne de votre village entortilleroit là dedans ses robustes appas; mais nous autres parisiennes! nous portons les schals, à-peu-près comme les chanoines portoient leur aumusse, c'est-à-dire, qu'une partie flotte sur nos épaules, au gré, non pas du Zéphir (le pauvre petit est bien loin), mais des Aquilons, que nous avons le courage de braver. L'autre portion, qui est la plus considérable, tombe élégamment sur l'avant-bras, ou se porte de la main droite. Si nous avons un amant ou un mari complaisant, nous lui faisons porter ce léger fardeau.

T R A I T H I S T O R I Q U E .

En 1645, Saint-Preuil, gouverneur d'Amiens, qui comptoit beaucoup sur une ruse qu'il avoit imaginée pour s'emparer d'Arras, vouloit engager un nommé Courcelles à l'exécuter. J'ai fait choix de vous, lui dit-il un jour, comme du plus sage soldat que je connoisse, pour un coup qui fera votre fortune. Il s'agit de surprendre Arras, et voici comme je l'ai conçu. Vous vous déguiserez en paysan, et vous irez vendre des fruits sur la place. Après que vous y aurez été quelque tems, vous prendrez querelle avec quelqu'un que vous tuerez d'un coup de poignard... Vous vous laissez-

rez prendre : on vous fera votre procès sur le champ, et on vous condamnera à être pendu. Vous savez que la coutume d'Arras est de faire les exécutions hors de la ville ; c'est là-dessus que roule mon dessein. Je disposerai une embuscade auprès de la porte par laquelle on vous fera sortir. Mes gens s'en rendront les maîtres, dès qu'ils verront qu'on sera attaché au spectacle. Je marcherai dans l'instant pour les soutenir, et m'assurer en même tems de la place. Après quoi je suis à vous et vous délivre. Voilà mon dessein : qu'en dites-vous ? Il est beau, répliqua Courcelles ; mais la chose mérite bien quelques réflexions. Eh bien, songez-y, dit Saint-Preuil, et je saurai demain votre résolution. Le lendemain, Courcelles alla le trouver, et lui dit : *Votre dessein me paroît admirable ; mais je vous prie de trouver bon que je commande l'embuscade, et que vous soyez le patient.*

A N E C D O T E S.

Un capitaine, qui avoit été barbier, partant pour aller au siège d'une ville, on lui dit : Si l'on rase cette ville, vous pourrez bien y avoir de l'emploi.

Un camus ayant perdu un procès, sa partie adverse lui dit, en sortant de l'audience : Consolez-vous, Monsieur, car vous avez gagné en perdant, puisque vous êtes entré ici fort camus, et que vous en sortez avec un pié de nez.

Le premier Sultan qui se soit enivré de vin,

est Amurat IV. L'occasion qui l'y porta, et le goût qu'il prit ensuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Etant à se promener un jour sur la place publique, plaisir que tous les sultans se donnent sous un habit qui les déguise, il rencontra un homme du peuple, nommé Béeri Mustapha, si ivre, qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ses gens ce que s'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre; et tandis qu'il se faisoit expliquer comment on le devenoit, Béeri Mustapha, le voyant arrêté sans le connoître, lui ordonna d'un ton impérieux de passer son chemin. Amurat, surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre: Sais-tu, misérable, que je suis le sultan? — Et moi, répondit le Turc, je suis Béeri Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople, je l'achete: tu seras alors Mustapha, et je serai sultan. La surprise d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendoit acheter Constantinople. — Ne raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'achèterai aussi, toi qui n'es que le fils d'une esclave. (On sait que les sultans naissent des esclaves du serail.) Ce dialogue parut si admirable au Grand-Seigneur, qu'apprenant en même-tems que dans peu d'heures la raison reviendrait à Béeri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resteroit de ce transport, et ce qu'il penseroit lui-même de tout ce qu'il rappelleroit à sa mémoire. Quelques heures s'étant passées, Béeri Mustapha, qu'on avoit laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille et marque beaucoup d'admiration

de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure , et la promesse qu'il a faite au sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur , et n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat , il se croit au moment de son supplice. Cependant, ayant rappelé toute sa présence d'esprit pour chercher quelque moyen d'éviter la mort , il prend le parti de feindre qu'il est déjà mourant de frayeur , et que si on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connoit si bien , qu'il est sûr d'expirer bien-tôt. Ses gardes , qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être présenté à l'empereur, lui font apporter une bouteille de vin dont il ne feint d'avaler quelque chose , que pour avoir occasion de la garder sous son habit. On le mène après devant l'empereur , qui lui rappelant ses offres , exige absolument qu'il lui paye le prix de Constantinople, comme il s'y étoit engagé. Le pauvre Turc tira sa bouteille : O empereur ! répondit-il, voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Constantinople ; et si vous possédiez les richesses dont je jouissois alors , vous les croiriez préférables à la monarchie de l'univers. Amurat lui demandant comment cela pouvoit se faire : — Il n'est question , lui dit l'ivrogne , que d'avaler cette divine liqueur. L'empereur , voulant en goûter par curiosité , en but un grand coup , et l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avoit jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, et tous ses sens se livrèrent tellement à la joie , qu'il crut sentir que tous les charmes de sa couronne n'égalent point ceux de sa situation. Il continua de boire. Mais

l'ivresse ayant suivi de près , il tomba dans un profond sommeil , dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avoit goûté. Il fit venir Béeri Mustapha, dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnoit bien des lumières, engagea sa vie qu'il guériroit sur le champ Amurat, et ne lui offrit point d'autre remède , que de recommencer à boire du vin. Le sultan y consentit. Sa joie revint, et son mal fut aussitôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'enivrer ; mais, qu'ayant fait Béeri Mustapha son conseiller privé, il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort il le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux ; et il déclara dans la suite, qu'il n'avoit pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il avoit perdu cet habile maître et ce fidèle conseiller.

La manière dont une femme annonça la mort à son époux, prisonnier et incertain de son sort, est une de ces représentations, dont l'énergie du langage oral n'approche pas. Elle se transporta, avec son fils entre ses bras, dans un endroit de la campagne d'où son mari pouvoit l'appercevoir de la tour où il étoit enfermé ; et après s'être fixé le visage pendant quelque tems du côté de la tour, elle prit une poignée de terre qu'elle répandit en croix sur le corps de son fils qu'elle avoit étendu à ses pieds. Son mari comprit le signe

et se laissa mourir de faim. On oublie la pensée la plus sublime ; mais ces traits ne s'effacent point.

L'ORIGINE DES MONTAGNES.

(*Tiré du Portefeuille du Cousin-Jacques.*)

Au commencement du monde, la terre étoit égale par toute sa superficie, et sa surface étoit unie comme la plaine des Sablons, avant qu'on l'eût rendue raboteuse par des jardins anglois. Cela dura ainsi jusqu'à la troisième ou quatrième génération. Les hommes se multiplièrent ; les vices, dont ils portoient le germe, se multiplièrent aussi, en raison des intérêts divers qui accompagnent toujours une population nombreuse.

Un des petits-fils, ou arrière-petit-fils d'Adam, de gourmande mémoire, étoit partisan de l'égalité ; et, comme il entendoit mal ce principe politique et moral, il croyoit que tous les hommes devoient être égaux par la taille et par les forces physiques. Aussi voyoit-il avec chagrin que son voisin avoit cinq pieds dix pouces, tandis que lui n'avoit que quatre pieds, onze pouces et huit lignes.

Ah ! ah ! s'écria-t-il un soir dans son dépit, mon voisin, qui est paîtri du même limon que moi, le prend sur un certain ton ! et, parcequ'il me dépasse de toute la tête, il s'avise de me regarder du haut de sa grandeur ! non ; je ne le souffrirai pas.

Aussitôt il se met à l'ouvrage, et passe la nuit

entière avec sa famille , à creuser la terre pour faire un monceau sur lequel il pût , en se promenant , dominer sur l'habitation voisine.

Le lendemain , dès l'aube du jour , l'homme de cinq pieds dix pouces apperçut avec étonnement son petit voisin perché sur une éminence , et le toisant avec un air dédaigneux : Parbleu , dit-il , ce petit homme vient nous la donner belle !.... Il ne sera pas dit qu'il l'emportera sur moi ; je vauz autant que lui , pour le moins , et il est naturel que je m'estime beaucoup plus.

Cela dit , il assemble tous ses amis et tous ses enfans (les femmes n'accouchoient pas dans ce tems-là , de moins de huit ou dix enfans à la fois ; on les nourrissoit au lait de chevre ; et par ce moyen , le monde se peuploit assez vite) ; il fait un énorme trou , et fabrique avec des terres rapportées et de grosses pierres , une petite montagne , dix fois supérieure à celle de son voisin ; celui-ci , ne se tenant pas pour battu , ajoute plusieurs toises chaque jour à la sienne. Cette rivalité devint contagieuse ; chacun voulut s'élever au dessus de ses voisins , et les éminences et les trous se multiplièrent à l'infini. L'orgueil étant de tous les vices de l'homme le plus incurable , on sent bien que cette fureur de s'exhausser pour dominer , ne se rallentit pas pendant plusieurs années ; et voilà l'origine des montagnes , et par conséquent des vallées.

On m'objectera peut-être l'Etna , les Alpes , le mont de la Lune , les Cordélières etc. : à cela je réponds que ces hautes montagnes ne prouvent rien

autre chose, sinon qu'on a été plus orgueilleux en Sicile, en Suisse, au centre de l'Afrique et dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, que dans les autres pays du globe terrestre.

L'HEUREUX RETOUR.

Historiette.

(Ou réponse à la question insérée dans le dernier numéro de ce Journal : *Lequel est le plus cruel, pour un cœur sensible, d'apprendre la mort de l'objet qu'il aime, ou son infidélité?*)

Agathe, simple bergère, aussi belle que sensible, avoit donné son cœur et sa foi à Lysis, jeune berger du même hameau : jamais l'Amour n'avoit vu deux esclaves plus soumis à ses douces lois ; jamais chaînes n'avoient été portées avec plus de plaisir que celles qui les unissoient. Mais le bonheur est comme la fortune, il est inconstant et léger et se fixe rarement : il disparut un jour en même tems que Lysis, qu'une dame de haut parage, dont sa famille dépendoit, emmena avec elle, dans une grande ville qu'elle habitoit. Cette faveur n'avoit, disoit-elle, d'autre motif que de le faire sortir d'un état qui paroissoit peu fait pour lui, dont les talens naturels n'attendoient que les moyens de se développer ; mais quelques gens méchans, qui crurent mieux voir que les autres, pensèrent que cet intérêt si vif n'étoit que l'effet d'un caprice que cet aimable jeune homme avoit inspiré, sans le savoir, et qu'on vouloit satisfaire a

quelque prix que ce fût. Les parens de Lysis qui n'avoient vu dans cette proposition qu'un moyen d'avancement pour leur fils, le décidèrent à partir.

Il le fit à regret, jura en partant, comme c'est l'usage, mais de bonne foi, à l'intéressante Agathe, une constance qui devoit résister à l'épreuve du tems et de la séduction; mais huit jours s'étoient à peine écoulés, qu'il étoit déjà parjure et infidèle. Orné de toutes les graces qui entraînent au premier coup-d'œil, il fit des progrès rapides dans la carrière du plaisir où sa protectrice l'avoit lancé, et bientôt la trop crédule, la fidèle Agathe, fut entièrement oubliée.

A peine avoit-il quitté le hameau, que Lucas, leur voisin, qui avoit en vain tâché d'inspirer à la belle Agathe de tendres sentimens, se présenta de nouveau et ne fut pas mieux traité.

Éconduit, sans être découragé, il fit surveiller Lysis, dont il se disoit l'ami, et dès qu'il le crut infidèle, il ne manqua pas d'en instruire Agathe; mais l'ayant trouvée encore inflexible, il fit, quelque tems après, un dernier effort, bien persuadé qu'en semant la nouvelle de la mort de son heureux rival, il pourroit tirer parti de cette ruse et amener enfin la trop constante bergère à répondre à ses feux.

Il supposa des lettres qu'on crut véritables: Agathe ne pouvoit pas être détrompée, puisqu'elle n'avoit aucunes relations dans l'endroit où on disoit que son amant avoit péri; elle fut dupe comme les autres de ce stratagème et perdit connoissance au moment où on lui fit ce funeste récit.

Elle

Elle ne revint à elle que pour sentir et déplorer plus amèrement sa perte : le désespoir s'empara de son ame, et dans l'excès de sa douleur elle fit éclater toute la violence de son amour pour l'ingrat qui en étoit encore l'objet : „ Il ne me reste donc plus, dit-elle, qu'à m'ensevelir dans la tombe où repose maintenant l'amant chéri que je ne puis oublier, puisque la mort qui me l'enlève, me ravit aussi l'espérance de le voir jamais revenir dans mes bras, où mon cœur, fier de sa constance, me disoit qu'il revolerait tôt ou tard, pour m'avouer mon triomphe sur les beautés passagères qui auroient un moment attiré son attention. „

Une fièvre violente qui fut la suite de ce transport, mit la vie de cette belle dans le plus grand danger ; et Lucas qui avoit été témoin de la douleur de cette malheureuse amante, perdant tout espoir, s'en retourna cacher sa honte et ses regrets.

Quoique l'Amour se plaise rarement à faire oublier les maux qu'il cause, il eut cependant pitié de l'état affreux où se trouvoit Agathe et ne voulut pas se priver, par indifférence, d'un des plus beaux sujets de son empire. Il ralluma ses feux amortis dans le cœur de Lysis ; lui fit comparer ses plaisirs actuels avec ceux qu'il avoit perdus, et l'arracha au tourbillon qui l'avoit entraîné. Plus amoureux que jamais, il courut se jeter aux pieds de sa mourante amie qui, ranimée par sa vue, et bien sûre alors d'être aimée, puisque son amant avoit tout abandonné pour venir implorer son pardon, redoubla de tendresse et lui promit bien volontiers l'oubli de sa faute, en faveur de son repentir.

Une infidélité n'est donc souvent qu'une erreur des sens, à laquelle le cœur n'a presque jamais de part; et celui des deux amans qui reste fidèle, y doit être moins sensible qu'à la mort de l'objet adoré, puisqu'un retour véritable peut, en quelque sorte, réparer ce tort involontaire que la mort rend irréparable.

SPECTACLES DE PARIS.

On a représenté, le 25, pour la première fois au théâtre de l'Odéon un Drame intitulé : *Misanthropie et repentir* (*Menschen-Hass und Reue*). Cette pièce, traduite de l'Allemand et adaptée à la scène française, a eu un succès complet (Nous n'en offrirons point le sujet; il est assez connu en Allemagne. Nous nous bornerons à dire que tous les journalistes de Paris ont fait l'éloge de ce chef-d'œuvre de M. de Kotzebue. „Les personnages (dit l'un d'eux) ne sont pas de vils scélérats, des voleurs, des assassins; ce ne sont pas des revenans, des fantômes qui mènent l'intrigue; on n'y voit pas de poignards, d'empoisonnemens: on y reconnoit un homme devenu misantrope par la perversité de ses semblables, une femme coupable par foiblesse, repentante par vertu. On éprouve un vif intérêt pour plusieurs individus; mais les personnages principaux n'en souffrent point et fixent bientôt seuls toute l'attention; des scènes bien conduites amènent enfin un dénouement qui a satisfait tous les spectateurs. Ce dénouement a paru sublime; ces trois mots *embrasse ton époux* disent tout. Le silence est le trait de génie.

LIVRES NOUVEAUX.

AGÉANAX, OU L'AMOUR VOYAGEUR. *Fiction érotique*, 1 vol. in 12.

Cet ouvrage est une espèce de roman moral dont le sujet est puisé dans l'antiquité. Le héros est l'amour même, qui sous les traits d'un jeune homme, parcourt différentes parties de la Grèce avec son ami Agelas. Les aventures de l'amour ne peuvent manquer d'intéresser. L'auteur a su réunir dans ce cadre une foule de traits qui peignent les mœurs et les usages des Grecs et le culte qu'ils rendoient à Vénus et à son fils.

Nous croyons faire plaisir à nos abonnées, en leur offrant quelques passages de cette agréable production. Voici le *portrait de l'amour* qui forme le 2ème chapitre:

„Le dieu dont nous allons tracer les aventures, n'est point, comme on se l'imagine peut-être, un enfant d'un âge foible et tendre, et incapable de faire un pas, sans être escorté de sa mère ou de sa nourrice. Sa statue semble annoncer qu'il a quatorze ou quinze ans. Il est assez robuste pour s'être fait lui-même un arc qu'il ne quitte jamais; il a des ailes pour se transporter dans tous les lieux; mais il ne se fixe nulle part, si ce n'est auprès de sa mère. Il a souvent deux enfans à ses côtés, l'un est le Plaisir, l'autre le Repentir inquiet; il se garda bien cependant de s'en faire escorter durant son voyage. Ses yeux sont étincelans, il regarde en souriant tous ceux qu'il fixe; „son sourire est si doux, si tendre, si passionné, „que sa bouche charmante exhale, pour ainsi dire, „le plaisir et la volupté; à la délicatesse, à la

„douce mollesse de la première enfance, il réunit
 „la beauté noble, mâle et suave, et cependant,
 „plus fortement prononcée de l'âge viril; en lui
 „tout est animé, tout vit, tout respire; en un mot,
 „c'est l'amour.”

„Quiconque n'a point vu ce jeune dieu, ne peut s'en former une véritable idée; mais, que d'objets charmans dans l'univers nous offrent son aimable empreinte? L'incarnat d'une belle rose, la blancheur éclatante d'un beau lys, la tendre couleur de l'humble violette avertissent les jeunes amans, qu'il chérit par dessus tout la candeur et la timidité du bel âge, et la fraîcheur qui accompagne l'innocence. Rarement il réunit dans un seul objet tous les charmes de sa personne; mais s'il faut en croire, surtout les sages de l'antiquité, l'élégance d'une belle taille, les regards languissans, des soupirs expirans sur une bouche de roses, une belle tête négligemment appuyée sur un bras délicat, une longue chevelure éparse sur des épaules d'albâtre, voilà ce qui lui sert de langage; et si un seul de ces organes suffit souvent pour enchanter, pour ravir, pour troubler les dieux et les mortels, que seroit-ce, s'il se montrait tout entier? On a dit que l'Amour étoit le ministre des dieux, et le monde est rempli de ministres de l'Amour. Un ancien a prétendu connoître des hommes qui, par leurs regards magiques, causoient aux enfans de grands dommages; plusieurs autres ont pensé comme lui: de nos jours, cette force enchanteresse a été abandonnée toute entière à ces êtres charmans que l'imagination des jeunes poètes a placés entre

les hommes et la divinité, et que l'Amour a établie sur la terre pour défendre, pour embellir, pour étendre son empire.

„Telle étoit, et telle est encore la puissance de ce dieu qui se proposoit de voyager parmi les peuples les plus policés du monde, et qui se flattoit, sans doute en vain, de se dérober sous des déguisemens assez heureux pour rester toujours inconnu, et observer plus à loisir ce qui pouvoit intéresser sa gloire et satisfaire son noble orgueil. Comment l'Amour peut-il être méconnoissable? Il est aussi difficile de cacher les traits qui le caractérisent, qu'il l'est d'imiter ses charmes, lorsque la nature, d'accord avec lui, n'a point tracé les modèles qui doivent nous donner une idée de la beauté. Cependant, il réussit, dit-on, à demeurer inconnu; mais tous les mortels auxquels il se montra, n'en conservèrent pas moins dans leurs cœurs, sa divine empreinte.,,

Pendant son séjour à Athènes, Agéanax (ou l'Amour) visite l'Académie; il y rencontre un Platonicien, avec lequel il entre en conversation: „Une chose qui me semble toujours incompréhensible, dit Agéanax, c'est que les Athéniens, malgré leur urbanité, paroissent si peu estimer leurs femmes, qu'ils les tiennent dans un éloignement presque continuel; ils ont même fourni de grands hommes parmi les misogynes, c'est-à-dire. les haïsseurs de femmes, tels que les Platons et les Euripides. „Ce n'est point par haine ou par mépris, dit l'Athénien, que nous isolons nos femmes, c'est plutôt par une sorte de respect, afin d'établir entr'el-

les et les courtisanes, dont le nombre est si grand, une différence plus marquée. Si les Platons, les Euripides, les Pindares ont acquis une si grande renommée, ce n'est point à cause de leur haine contre les femmes; cette haine d'ailleurs s'est assez mal soutenue, comme on peut voir par l'exemple de Platon lui-même. Les épouses légitimes ne sortent point du Gynécéum, afin de conserver à la vertu toute son intégrité et toute sa force; au contraire nous produisons partout nos Aspasia, afin de donner à l'amabilité toute l'aisance qui lui est nécessaire, pour se développer et se perfectionner. Nous regardons la vertu chez les femmes comme un or pur et délicat qui rougit et devient terne, dès qu'il paroît au grand jour. Tant que les jeunes épouses à Sparte vécut volontairement dans cette sombre retraite qui les privoit même quelquefois de la vue de leurs époux, les infidélités étoient, selon l'expression de Gêradas, aussi impossibles, qu'il l'est qu'un taureau puisse boire de l'eau de l'Eurotas, en allongeant son cou par dessus le sommet du mont Taygète; mais depuis qu'elles ont voulu jouir de cette liberté que les loix de Lycurgue ne leur ont point interdite, elles ont absolument perdu leur antique réputation, et elles ont même été flétries par un nom déshonorant.— L'expression de Gêradas, reprit Agéanax, est un peu emphatique, comme toutes celles des Spartiates; mais croyez-vous que ce soit la retraite qui conserve la vertu des femmes?— Je ne dis pas précisément leur vertu, répond l'Athénien, mais leur bonne renommée, sans quoi la vertu elle-même

est peu de chose pour elles ; vous ne sauriez croire combien cette bonne renommée nous est précieuse ; elle semble liée avec la gloire d'Athènes elle-même, puisque nous ne permettons pas aux femmes libres qui sont nées parmi nous , mais seulement aux étrangères, de devenir concubines ou courtisanes. Nos Gynécées sont à nos yeux des temples augustes où nous sacrifions à Vénus Céleste, comme à une déesse qui embellit l'union conjugale ; aussi Egée lui éleva-t-il un temple magnifique pour détourner le courroux divin qui le privoit d'enfans légitimes, et les Athéniens choisirent le marbre le plus pur et l'artiste le plus sublime pour former une statue à la déesse ; ce fut avec du marbre de Paros que Phidias fit cette Vénus. Au contraire, dans nos banquets et nos orgies, nous sacrifions à Vénus terrestre, en y admettant des femmes étrangères. Les temples de cette déesse sont ceux de Vénus *Lamia*, de Vénus *Leana* auxquels les maîtresses de Démétrius ont donné leurs noms. Sa statue pourroit être celle de Vénus aux jardins, ouvrage délicat de l'habile Alcamène, et qui a servi de modèle pour désigner certains traits d'une beauté accomplie, tels que le sein, les mains, les bras, les joues. Ne regardez-vous donc pas les Athéniens comme un peuple heureux, puisque par la sage disposition de leurs loix et de leurs usages ils peuvent jouir de tous les traits des plaisirs et de tous ceux de la sagesse ? nous ne les séparons les uns des autres, que lorsque nous y sommes contraints par la nécessité de les conserver chacun dans leur intégrité ; mais lorsque nous pouvons les

réunir sans encourir le danger de les altérer en aucune manière, nous jouissons avec délices de cette réunion. Ainsi on alloit au Lycée pour s'y parfumer et y entendre les leçons d'Aristote. Ainsi Thémistocle voulant se former des partisans pour suppléer au défaut de sa naissance, attira par le double attrait de l'utilité et des plaisirs, la jeunesse athénienne sur le Cynosarge hors de la ville, où depuis les étrangers ont pris la coutume de s'exercer sous les auspices de la jeune Hébé, de la belle Alcmène, de l'aimable et vaillant Iolas. C'est aussi sur le Cynosarge qu'Antisthène et Diogène donnoient leurs leçons. Nous discourons rarement sur des objets importans et sérieux, sans avoir au milieu de nous quelque beauté non moins recommandable par son esprit que par ses charmes, dont le coup-d'œil enchanteur anime nos propos, et excite notre émulation à bien dire, comme les vertus solides de nos épouses excitent notre ardeur à bien faire. Les grands hommes dont s'enorgueillit Athène, nous ont appris par leur exemple à ne séparer que le moins possible les idées d'agrément et de sagesse. Combien de fois, sous ces allées obscures, la présence de quelque femme célèbre n'a-t-elle pas embelli nos longues discussions sur quelques sentences de nos sages, ou même nos méditations profondes sur les devoirs, sur l'origine et sur la fin de l'homme ? ,,

Cet ouvrage se trouve chez Esslinger et chez Streng, Libraires à Francfort.

CINTHÉLIA ou UNE SUR MILLE.

Traduit de l'Anglois, 4 vol. in 12.

M. Hendon, marchand à Londres, avoit une fille de dix-neuf ans, belle, sage, charmante, nommée *Chinthélia*; M. Ranson avoit un fils, ami et associé de M. Hendon, nommé *Edouard*, garçon sage, raisonnable, réservé, timide. Les pères étoient d'accord sur l'union future de leurs enfans. Les enfans étoient encore plus d'accord que les pères, dont le projet leur étoit inconnu. Mais les pères font de mauvaises affaires; il n'y a qu'un moyen de réparer leurs malheurs, c'est que *Cinthélia* épouse *Mobile*.

Ce *Mobile* est riche, mais c'est un monstre, joueur, bourru, libertin, sans frein et sans honte, aussi méchant et plus grossier que *Lovelace*. Il fait plus que le malheur de son épouse, plus que le malheur de tous les jours et de tous les instans; il essaie de la dégrader, de la déshonorer; il dispose tout lui-même pour lui faire subir le comble de l'outrage. Ce n'est que par hasard qu'elle y échappe.

Cinthélia supporte toutes les horreurs de sa situation en se disant à elle-même, et en disant aux autres: il est mon mari; enfin, il est le père de mes enfans! *Mobile* passe en Amérique, il fait la guerre des Etats-Unis, il est malade, il est blessé; *Cinthélia* se trouve par-tout pour lui donner les soins les plus touchants. Il repasse en Angleterre, il y arrive tellement ruiné qu'il se trouve trop heureux d'obtenir une place de por-

tefaix à 12 schellings par semaine. Cette ressource même lui est enlevée. Il est arrêté pour dettes.

C'est dans cette circonstance qu'un veillard, couvert de haillons et défaillant de besoin, se présente chez Cinthélia. Elle lui donne un morceau de viande qu'il dévore. Elle partage avec lui les 4 schellings qui lui restent. C'est une des belles scènes du roman. Ce veillard est M. Ranson, l'ancien associé de M. Hendon, c'est le père d'Edouard, c'est l'homme qui a empêché Edouard d'épouser Cinthélia, c'est lui qui a contribué à la ruine de M. Hendon, et qui a déterminé la malheureuse union de Cinthélia avec Mobile. Il vient lui en demander pardon, il l'obtient, il verse des larmes d'attendrissement, et finit par partager avec Cinthélia l'immense fortune qu'il a acquise, et qu'il rapporte en Angleterre.

Mobile est tiré de sa prison, il reparoit dans le monde avec Cinthélia, mais pouvoit-il être accessible à la sensation du bonheur ? Il tombe dans une mélancolie mortelle. Cinthélia s'en inquiète. „Vous êtes trop bonne, lui dit-il..... Il n'est que trop réel, ô Cinthélia, que le remords lorsqu'il s'est une fois emparé de notre ame, ne sauroit nous laisser un moment de repos. J'ai fait de vains efforts pour bannir de mon esprit de cruels souvenirs..... Au milieu des plaisirs, dans le silence de la nuit, et même quand le sommeil s'appesantit sur ma paupière, de désolantes réflexions impriment la terreur au fond de mon ame, et vos vertus elles-mêmes, que je suis forcé de comparer à mes crimes, ajoutent encore à mon tourment.—

Mais, mon cher, un repentir sincère est tout ce que le ciel et les hommes peuvent exiger de vous. — Eh! que signifie le repentir quand il est impossible de réparer le mal que l'on a fait?..... Oh! le remords! le corps n'est sujet à aucune souffrance qui lui soit comparable. Les maux physiques laissent toujours une porte ouverte à l'espérance, mais le remords ne laisse après lui que le désespoir.

Mobile apprend à Cinthélia qu'il a séduit une jeune personne, sous une feinte promesse de mariage. Elle est morte. Elle a donné le jour à un fils qui est dans la misère. Cinthélia met ce petit abandonné au nombre de ses enfans. Mobile meurt, et Cinthélia épouse, non son cher Edouard, puisqu'il est marié, mais un ancien ami avec qui enfin elle passe des jours sereins et tranquilles, si ce ne sont pas des jours heureux.

Quel est le but moral cet l'ouvrage? C'est, pensons-nous, de montrer aux femmes ce que la sublime vertu attend d'elles, quand elles ont contracté des liens malheureux. Cinthélia à cet égard est, selon l'auteur, un modèle accompli; et c'est faire honneur à son sexe, que de dire qu'il s'en trouve une semblable sur dix mille. Selon nous, c'est beaucoup trop restreindre le nombre des femmes qui s'honorent dans le malheur, et qui souvent ont des droits à l'admiration et à l'estime bien plus fondés que ne le furent ceux de Cinthélia; la plûpart ont été indignement trompées, et Cinthélia ne l'a point été; elle s'est à la vérité sacrifiée pour réparer la fortune de ses parens;

mais ce sacrifice n'étoit point un devoir, et dès que volontairement elle contractoit le mariage avec un homme tel que Mobile, elle contractoit l'obligation de se conduire comme elle l'a fait dans toutes les circonstances.

P O É S I E.

Réponse à la question insérée dans le précédent N^o.

Amant aimé de la tendre Silvie,
Son infidélité détruiroit mon bonheur :
Il n'en est point pour moi, si la mort l'a ravie :
Qu'elle vive infidèle, et regrette mon cœur.

A U T R E R É P O N S E.

Air du Petit-Matelot.

Du charmant objet qui l'engage,
La plus légère trahison,
Parfois, de l'homme le plus sage,
Trouble tout-à-coup la raison. (Bis.)
Mais, a-t-il passé l'onde noire,
L'être que chérit notre cœur,
Il me semble, et l'on peut m'en croire,
Que c'est un bien plus grand malheur. (Bis.)

Souvent, une femme, infidelle
Ne l'est que pour un seul moment ;
Souvent, quitté par une belle,
On se retrouve son amant.

Quoique toute fleur fraîche éclore
 Vraiment captive le Zéphir,
 Ne revient il pas à la rose
 De nouveau promptement s'unir ?

Supposons que d'une inconstante
 Vous n'attendez aucun retour ;
 Elle devient une Atalante,
 Dès qu'il s'agit de votre amour.
 Et bien ! à quelque autre merveille
 Courez offrir vos tendres vœux :
 Rendez , sur-le-champ , la pareille ,
 Pour être doublement heureux.

Mais , de la plus sincère flamme ,
 Si-tôt que l'objet enchanteur
 N'existe plus que dans notre ame.....
 Adieu pour toujours au bonheur.
 Chaque jour , une sombre aurore
 Nous annonce un plus triste soir :
 Hélas ! que désirer encore ,
 Lorsqu'il ne reste plus d'espoir ?.....

L'ENFANT ET LA TOUPIE.

F a b l e.

Un écolier jouoit à la toupie,
 Et la fouettant pour la faire tourner,
 Il lui disoit : Vous auriez pu , ma mie,
 Vous épargner les coups du fouet qui vous châtie,
 Et que je suis forcé de vous donner.
 Que ne tournez-vous de vous-même ?
 Le sabot lui répond : Mon fils , je suis l'emblème
 Des enfans paresseux. Veut-on que j'aille bien ?
 Qu'on me donne le fouet , sans quoi je ne fais rien.

A Madem. D... qui croit à la constance.

On vous dit les amans presque tous infidèles,
 Vous n'en vîtes jamais... vous assurez toujours
 Qu'il n'en est point; mais, ô reine des belles!
 C'est que vous ignorez que le dieu des amours
 Ne peut, dès qu'il vous voit, se servir de ses ailes.

LE GRELOT. (par les auteurs des *Diners du Vaudeville.*)

Air: Ton humeur est Catherine.

Sur les traces de Thalie,
 Le *Grelot* sollicité,
 Fut longtems, chez la Folie,
 L'attribut de la gaité:
 On n'en connoissoit l'usage
 Que chez le peuple falot;
 Aujourd'hui, pour être sage,
 Il faut avoir le *Grelot*.

Alte-là, cochers perfides,
 Qui froissiez nos citoyens,
 Qui, dans vos courses rapides,
 Cassiez la patte à nos chiens!
 D'après la loi qu'il faut suivre,
 Vous voilà réduits au trot;
 Que de fantassins vont vivre,
 Grâce aux accords du *Grelot*!

Par un ordre plus sévère,
 Si mes vœux sont accomplis,
 Que d'autres *Grelots* à faire!
 Les passans sont si polis!
 Le rustre qui, par derrière,
 M'entraîne avec son balot,
 Comme les chevaux, j'espère,
 Sera sujet au *Grelot*.

Quel plaisir mon cœur éprouve,
Dans un cercle limité,
Où, par fois encor, je trouve
Raison, esprit et gâité !
Mais, pour en sortir bien vite,
Quel jour le fat et le sot,
Voudront-ils de leur visite,
M'avertir par un *Grelot* ?

Voyez comme il se démène,
Cet aimable novateur,
Et comme il prend de la peine
Pour détruire son bonheur !
Aussi, qu'un abus me blesse,
Prudemment je n'en dis mot,
Et jamais dans ma sagesse,
Je n'*attache le Grelot*.

Le *Grelot*, de proche en proche,
Devroit m'indiquer, tout bas,
Le moment où, vers ma poche,
Les fripons risquent un pas :
Si jamais la providence
En orne tous ces marauts,
Aux quatre coins de la France,
Quel ensemble de *Grelots* !

Maris, préservez vos femmes,
Des surprises et des peurs ;
Vous savez combien ces dames
Sont sujettes aux vapeurs :
Ou, de crainte que vos belles
N'attrappent ce triste lot,
Avant de rentrer chez elles,
Faites sonner le *Grelot*.

É N I G M E.

Qui cherche à m'imiter, ne sera pas docteur :
Car je nais sans esprit et meurs dans l'ignorance.
J'ai quantité d'égaux, non pas par la naissance,
Mais bien par le vil nom qui fait tout mon malheur.

L O G O G R Y P H E.

*A Madame B***.*

Je suis battu par deux femelles ;
De mes sept pieds, mettez-en deux à bis,
Et je serai ce dieu qui ne porte des ailes
Que pour voltiger sur vos pas.

C H A R R A D E.

Un pauvre en sa détresse
Recherche mon premier ;
Un lâche rarement dédaigne mon dernier ;
Et souvent mon entier
Vaut mieux que sa maîtresse.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Cravatte. — Celui du Logogriphe est : *Fournisseur*,
(où l'on trouve : *ruse, rosse, or, fosse, fourrure,*
fer, ruine, souris, fin.) — Celui de la Charrade
est : *Orage*.

miro est:
vraisem,
fourru,
Charais